

SOUS – DOSSIER N° 2

TEXTE : *DES ANONYMES QUI FONT L'HISTOIRE*, Gabriel Bauret.

PHOTOGRAPHIES :

WILLY RONIS, *Rose Zehner*, 1938.

DOROTHEA LANGE, *Migrant Mother, Nipomo, Californie*, 1936.

STÉPHANE DUROY, *vu, la chute du mur de Berlin*, novembre 1989

TEXTE et PHOTOGRAPHIES : *Les couleurs trompeuses des camps de Sibérie.*

Michel Guerrin. Article Le Monde, Septembre 2002.

SUJET	Durée : 4 heures	Page 9/20
EPREUVE E1 : COMMUNICATION ET ESTHETIQUE DE L'IMAGE		

S'agissant de la photographie de reportage, deux catégories de documents s'imposent avec le temps : les images des personnalités de l'Histoire, les Churchill, de Gaulle, Kennedy, Khrouchtchev...et souvent ces images ne racontent rien de particulier, elles ne font que confirmer ou renforcer l'imposante stature du sujet . Et puis il y a toutes ces images où figurent des anonymes, des sans grade, sans passé, des inconnus qui surgissent au coin d'une rue et se trouvent soudain mêlés à une action qu'ils n'ont pas nécessairement voulue (...) On ne sait rien de leur sort, on n'entend plus parler d'eux, sauf exception.

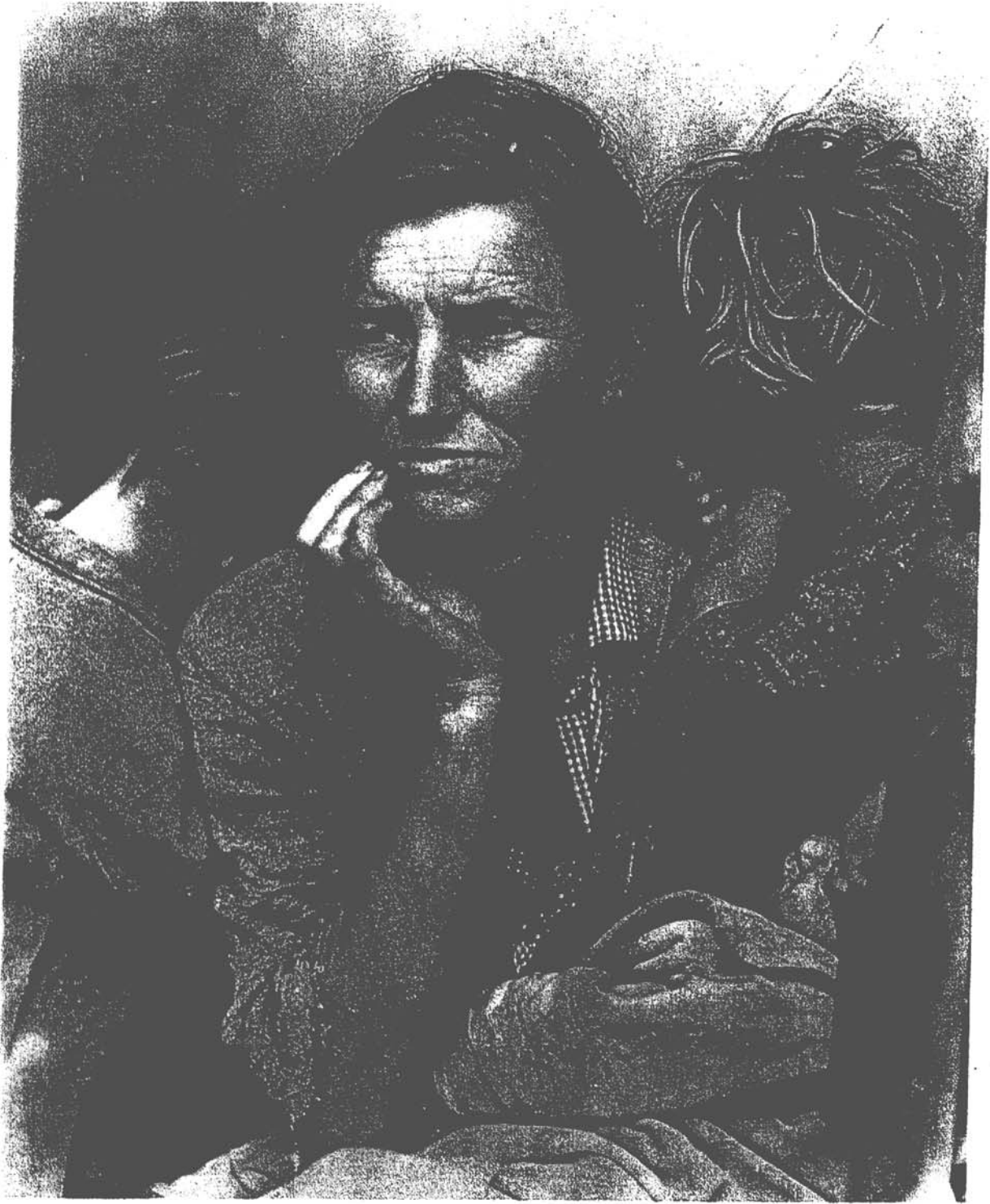
Gabriel Bauret
DES ANONYMES QUI FONT L'HISTOIRE
Actes Sud, 2001

SUJET	Durée : 4 heures	Page 10/20
EPREUVE E1 : COMMUNICATION ET ESTHETIQUE DE L'IMAGE		



Willy Ronis, *Rose Zehner*, 1938.

Dans l'atelier de sellerie des usines Citroën, atelier de femmes, cette militante CGT exhorte ses camarades à la poursuite de la grève.



Dorothea LANGE, *Migrant Mother*, Nipomo, Californie, 1936 (PHOTO POCHE N°42, p.55)

SUJET	Durée : 4 heures	Page 12/20
EPREUVE E1 : COMMUNICATION ET ESTHETIQUE DE L'IMAGE		



Stéphane Duroy / vu, la chute du mur de Berlin, novembre 1989

CULTURE

PHOTOGRAPHIE

Le festival Visa pour l'image de Perpignan expose les clichés du Belge Carl De Keyzer, qui a travaillé dans 45 établissements pénitentiaires de la Russie postsoviétique. Des images qui provoquent un malaise destiné à révéler la manipulation du photographe par les autorités

Les couleurs trompeuses des camps de Sibérie

ON L'APPELLE le camp de travail n° 27. Celui-là, il faut s'en méfier. Trop propre pour être vrai. Les détenus portent des vêtements neufs, les murs sont fraîchement peints, les chambrées spacieuses, la déco est envahissante, les machines-outils fonctionnent. CNN a filmé ce camp « modèle » afin de montrer que le Goulag a bien changé depuis Soljenitsyne.

« C'est Disneyland en Sibérie. » Ainsi parle le photographe belge Carl De Keyzer, qui, en 2000, profitant d'une exposition de l'agence Magnum (dont il est membre) à Krasnoïarsk, en Sibérie, a visité le camp n° 27. Il existerait dans cette région de Sibérie un « archipel » de 135 établissements similaires, souvent beaucoup plus durs, la moitié construits sous Staline. De Keyzer en a photographié 45 pendant deux ans. Le projet est inédit par son ampleur, à découvrir à Perpignan au festival Visa pour l'image, dans une exposition au couvent Sainte-Claire et lors d'une projection, le 7 septembre.

Les photos sont remarquables par le malaise qu'elles provoquent. Il y a un monde entre l'image que l'on a dans la tête du Goulag - forgée dans les livres d'histoire, la littérature, les photos en noir et blanc - et la représentation qu'en donne Carl De Keyzer : des photos aux couleurs chaudes, animées par des prisonniers qui ont « aménagé » leur détention. Ils travaillent, se détendent, discutent, se marient, dansent le samedi soir, assistent à un petit concert, lisent, vont voir le médecin, s'instruisent, font du sport. Il y a aussi un mon-

de entre le décor douceâtre, si peu carcéral, et les visages d'un autre monde. Manipulation ? L'enjeu est là.

Ce projet a d'abord le mérite d'attirer l'attention sur cet archipel de 2002. Pour en cerner l'ampleur et évaluer sa place dans la société russe, Carl De Keyzer a fait appel à Steven Rosefielde, professeur à l'université de Caroline du Nord, qui dit ce que les images ne peuvent pas dire. Près d'un million de Russes sont internés dans ces camps, qui accueillent 3 000 détenus chacun. Certains sont installés en zone urbaine, autour de Krasnoïarsk, d'autres dans des villages, les plus durs sont au cœur de forêts. La grande majorité des détenus sont là pour des délits mineurs, mélangés dans des dortoirs de vingt ou trente à des criminels. « Les peines sont affolantes, raconte Carl De Keyzer. On prend trois à cinq ans pour avoir volé un pain. Une jeune femme, internée depuis huit ans, m'a demandé son portrait pour que sa mère puisse voir son visage. »

« ÇA RAPPELE TROP LE PASSÉ »

On ne comprend pas ces camps et, au delà, ces images, si on oublie qu'ils fournissent une main-d'œuvre gratuite, docile, qui travaille beaucoup - certains le jour, de 7 heures à 19 heures, les autres la nuit. « C'est un nouvel esclavage », écrit Steven Rosefielde. On coupe le bois, on fabrique des meubles et des pièces métalliques, on élève le cochon. « Montrer la détention ne dérange pas, explique Carl De Keyzer, mais le travail, beaucoup plus.

Car nombre de machines sont vétustes, ne marchent pas. C'est une économie qui tourne tant bien que mal. » Ce dernier a photographié des hommes souriants en train de casser des pierres. Ils étaient torse nu. Le photographe a vite été prié d'arrêter, « parce que ça rappelle trop le passé ».

L'évasion est possible. Pas l'hiver, par 60 degrés en dessous de zéro, mais l'été. Elles sont pourtant rares. Un vieux détenu, sur le point d'être libéré, a demandé à parler à Carl De Keyzer. « Il ne voulait pas partir. Il avait peur de se noyer car il avait vu à la télévision que la planète était inondée. Tant de détenus vivent dans un univers parallèle. »

Carl De Keyzer a dû prendre la mesure des interdits et de la manipulation. Il avait deux colonels sur le dos - « J'étais seul uniquement pour aller aux toilettes. » Il devait négocier les prises de vue. Il n'a pu opérer la nuit. Un jeune photographe russe qui lui a ouvert des portes ne cessait de lui dire : « Attention, on est au Truman Show. » Il faisait référence à un film de Peter Weir, où le héros, depuis son enfance et à son insu, est filmé et plongé dans un reality show. « Entre deux visites dans le même camp, mon collègue pointait les "améliorations"

de bric et de broc que je ne voyais pas : un mur repeint, un uniforme neuf, de nouvelles tables, des fleurs sur une étagère, une nourriture améliorée. » Carl de Keyzer a fait des petites expositions dans des camps. « C'était la seule façon de mettre en confiance les responsables pour ne pas les avoir toujours sur le dos. »

Un colloque sur le photojournalisme

C'est une première en quatorze éditions. Visa organise un colloque à l'intitulé un peu large : « Questions autour du photojournalisme/Le photojournalisme en question ». On y traitera de la profonde évolution des conditions de production et de réception des images de presse depuis dix ans, du décalage entre l'image et la réalité, et de propositions d'artistes sur des thèmes de l'actualité. Le projet de Carl De Keyzer sur les camps russes, par les questions qu'il pose, sera une bonne introduction aux débats. Ce colloque est une surprise car les animateurs de Visa, son directeur Jean-François Leroy en tête, ont longtemps mis l'accent sur la seule glorification de la profession de photoreporter. Que des historiens et des universitaires soient invités à Perpignan pour commenter les images de presse, quitte à les critiquer, marque donc une ouverture.

Là où nombre de photographes - ils sont légion au festival Visa - dramatisent leur cadre et leurs lumières, insistant sur les moments douloureux ou exceptionnels, Carl De Keyzer, au contraire, prenant acte des changements depuis Staline, mais aussi des difficultés à représenter une

réalité fragile, ne cache pas l'ambiguïté de sa position et privilégie les moments quotidiens. Il associe enfermement et liberté dans l'imaginaire intime, dégingle et objets délicats bien en place, travail et loisirs. En multipliant les confrontations incongrues, ce Belge n'est pas loin de l'esprit surréaliste. Ainsi, il montre deux détenus en train

Carl De Keyzer porte une grande attention aux signes, au décor, au cadre de vie, bien plus qu'aux visages, qu'il ne peut pénétrer. Il insiste sur la décoration des camps - de la réplique du tableau d'histoire sur un mur d'enceinte jusqu'au poster de Leonardo DiCaprio dans une chambrée d'adolescents. Il montre comment les couleurs et les formes codifient les lieux, du rose au vert, jusqu'au motif dominant de paysages bucoliques.

« Mon travail est d'explorer la distance entre la mémoire collective et la réalité apparente, dit-il. Voilà pourquoi j'insiste sur ce que les chefs de camps montrent. Sans doute, j'accroche la fantaisie et la couleur féérique, mais tout ce que je photographie, je l'ai vu. Je crois que j'ai montré 90 % du temps, celui du quotidien. Évidemment, la vie est très dure et ça se voit peu dans les photos. Je n'ai pas cherché les hôpitaux psychiatriques, les abus. Il doit y avoir de la torture, aussi. Mais si j'accroche un monde qui est déjà surréaliste, si je m'éloigne de mes cadrages très simples, alors je donnerai un aspect irréel à ces camps et personnellement n'y croira. Je préfère le mystère et l'imagination des lieux pour approcher la réalité. »

Michel Guerrin



Camp n°27 : des prisonniers transportent du courrier. Le motif sur le mur copie un tableau exposé à la galerie Triakov de Moscou.



Camp de femmes dans la région de Kansk. Des détenues répètent un spectacle de musique et de danse tziganes.